

Arnaud Villani

Théorie des expédients

L'expédient déleste. Il autorise le succinct. Tient que rien ne doit s'entre-mettre : impédiment, impédient. Alors les corps, allégés, dansent.

Achille aux pieds légers, la mort le talonne. Chaînes et corsets se délient, se reforment. L'homme ne connaît rien de plus excitant que ce jeu d'aller sans entraves, stratégiquement libre, sur des routes qui n'aient rien de fins mortes.

C'est qu'on ne veut pas sembler des arbres, croissant péniblement dans leur canal de ciel, sans pouvoir sortir d'eux par des moyens d'arbres.

Étant hors de propos d'habiter des racines, comme les femmes. Y ayant urgence et souci d'expédients qui décoquent les pédoncules du ligneux.

Car comment éviter l'énorme déplacement s'il fallait, sans mots, passer contrat d'une baleine crue ? Et il paraît plus aisé de vinaigrer des roches que de véhiculer des éléphants et des généraux sur son dos.

Les hommes donc s'enrusèrent à tout bout de champ de brins de cervelle, d'expédients.

Imiter est expédient. Que l'os résiste, on le brise par la pierre, qui lui ressemble en plus ferme. Et s'il importait d'un tranchant, deux silex se riveraient le clou.

Et puisqu'au bris de l'os, l'éclat fait paraître le sang, une pointe habilement jetée rougira les membres de l'ennemi étonné.

Il vous retourne le compliment perforant. Impédient, qu'il faut parer. Une balistique obombre le ciel. Nous n'en serons allégés qu'au risque de débarasser en commun le plancher de cette terre.

Frêle cependant l'homme coud les peaux, intrique les bois, avive le feu du fer, apprivoise les pierres. Il fait voler les mots incolores, détachés de l'homme sans effort, feuilles mortes. A côté de la forêt des choses flotte la buée des mots, respiration.

Qu'un cheval porte sa robe sauvage à quelques pieds de terre, voilà de quoi s'ôter des sueurs, voyager. Engins de capture. Bêtes et places gagnées sur la forêt pleine d'esprit.

Au milieu de peu, les nomades élargissent le cercle de leurs bêtes assagies. Ils domptent ainsi l'espace. Tout expédient enrichissant le monde esquisse aussi un geste de malheur.

Du joug des monts l'eau glisse. Elle tresse bleue sa réserve de force. Qui saurait se réserver cette puissance établirait durablement son potentat.

Fumées dans la steppe indiquent les premiers forgerons et la maîtrise de la terre. Troupes et combats vont briller. Le chant des femmes donne courage, mais fait regretter la mort. Un guerrier se sent devenu une simple pointe.

Étage du feu, sensible et idéal. La lune, lumière étrangère, le vent sans vraie caresse, les étoiles désertifiant le ciel peuplent deux terres, haute et basse. Au ventre des temples mariés à la profondeur, un sang de nuit et le sacrifice d'organes élargissent la fécondité.

Et si par montage de vapeur les portes s'ouvrent à deux battants, mille fidèles ont des lèvres de miraculés.

Jusqu'au jour où les forges perdent pouvoir. Les mots multiplicandes épingle le monde à sa place. Tout livre paraît une aile, mais le léger des mots expédie la terre.

Longtemps pourtant les Très-Hautes-Bourrasques circulent à peau de monde. Les âmes regagnant leur villégiature d'étoiles les croisent, sans les reconnaître.

Aux aguets des femmes, les Très-Hauts-Multiformes les ceinturent de désir. Des oreilles faites perçoivent le fruissement sexuel des arbres. Une pluie vient huiler la féminité de promesses.

Mi-hommes mi-oiseaux cheminent vers les cités de nuées, inventant le pays du ciel, tandis que les jeunes filles attouchantes retiennent la terre par le basso continuo de leurs pas.

Mais parler était déjà être un dieu. Pouvoir dire, en s'expédiant de terre :
« Filles, prairies fendues d'Aphrodite ! »

Comme la mer les vagues, la terre imprègne les sillons du champ. Le vent les évente, leur fait des jupes.

Le blé fend la terre et s'éloigne. Un arbre est manière pour la terre de s'aérer.

Le champ porte ses plaies comme un seul nid. L'arbre, terre à plus d'un niveau.

Pour le sperme la terre est poison, pour la graine, potable et buvable. Elle la pousse à pousser. Ainsi, il y a du ciel pour la terre.

La terre s'allège dans l'arbre émissaire. Elle n'a cure d'expédients, fait pied partout. L'arbre, manière de parler de la terre.

Terre et arbre, un et le même, compacte et obscure en deçà, délié et lumineux au-delà. On ne sait pas où commence l'arbre.

Sans racines, la croix porte ses fruits hors de la terre, en vol. Sans racine, nous nous sommes envolés de la terre.